



Céline Natale

De nos grandioses
métamorphoses



Editions Velours

De nos
grandioses
métamorphoses

Le rôle de tout être humain, c'est de faire la preuve que le monde n'est pas sans raison.

Abbé Pierre.

Son visage était aussi blanc que de la craie. Il avait le regard cerné comme un malade et les bras croisés. Ils étaient plus que croisés même, refermés sur son corps rigide, crochetés comme s'il était en train de mourir de froid ou qu'il avait terriblement mal au ventre. Comme s'il s'agrippait à lui-même pour ne pas tomber.

Je me tenais à une dizaine de mètres de lui.

Je n'avais plus que quelques pas à faire avant de courber l'échine et de faire profil bas. Ses traits tendus à l'extrême me firent peur et manquèrent de me décourager.

J'imaginai soudain très bien la façon avec laquelle ils nous enverraient promener, mon soutien et moi.

Mais, puisque je n'avais plus d'intégrité, je pouvais à présent le laisser s'essuyer les pieds sur mon amour-propre.

J'avançai alors encore un peu.

Il dut percevoir le bruit de mes pas dans l'allée gravillonneuse et fit une légère rotation en ma direction.

Quand il me vit, il se figea.

C'était l'heure. J'allais me faire envoyer valser.

Mais au lieu de cela, un sourire timide presque invisible se dessina sur ses lèvres.

J'eus même l'impression de croiser dans ses yeux un brin d'émotion clandestin.

Je m'approchai alors encore un peu, légèrement rassurée mais pas moins gênée pour autant, en décidant de ne pas lui laisser le temps de dire quoi que ce soit.

– Jason, je suis venue te dire que tu as tout mon soutien.

Ce fut tout ce que je parvins à formuler.

Il hocha la tête et conserva le silence.

À nouveau, un fin sourire apparut sur son visage blafard.

– Je voudrais aider, ajoutai-je, d'une voix un peu plus forte.

À ces mots, ses traits redevinrent inexpressifs puis, ses lèvres bougèrent avec lourdeur.

– Nous n'avons aucun indice, aucune piste. Nous tapons donc au hasard. Il y a beaucoup de volontaires. Peut-être peux-tu te joindre à eux et la chercher, tout comme nous le faisons tous, à l'aveuglette.

En professionnel qu'il était, il avait dit tout cela sans donner l'impression de réfléchir, avec un ton qui se voulait solennel, assurant qu'il gérait parfaitement une situation de crise.

Mais, il était inutile de feindre. Son implication personnelle ressortait par tous les pores de sa peau, grimait le moindre centimètre carré de son visage cireux et vibrait au travers de ses cordes vocales.

Il pointa ensuite un doigt en direction d'un groupe d'une dizaine de personnes qui se tenaient sur le trottoir de l'allée centrale.

– Tu vois l'homme à l'anorak rouge ?

– Oui.

– Il se nomme Steve Jefferson. C'est un flic à la retraite. Il coordonne les recherches menées par les volontaires.

Je m'apprêtais à le quitter. Avant cela, je voulais faire travailler mes méninges et trouver une ou deux paroles reconfortantes à lui exprimer en gage de ma sollicitude.

Au lieu de quoi, je ne trouvai rien de très intelligent et d'approprié à lui dire.

Je levai alors le menton.

Les mots doux que j'avais cherchés surgirent naturellement face aux deux yeux tristes qui m'étudiaient.

– Tu vas la retrouver. Tout ira bien, j'en suis sûre, assurai-je doucement.

Bien entendu, je mentais. J'étais très loin d'en être sûre mais, il fallait qu'il y croie pour qu'il réussisse.

Sans espoir, c'était perdu d'avance.

Il ne releva pas le mensonge camouflé dans mes paroles d'encouragement et se contenta d'agiter la tête une fois encore.

Je me mis en marche vers le Jefferson en question tandis que je l'entendis prendre un appel.

L'homme à la parka rouge distribuait des plans de la ville et des photos de la petite fille aux passants et à ceux qui semblaient partir à la recherche de l'enfant.

– Bonjour, lui dis-je, une fois arrivée à sa hauteur.

– Bonjour, Mademoiselle, me répondit-il patement.

Je fus surprise de le voir immédiatement se retourner. Dos à moi, il tendit deux feuillets à un homme à moustache d'une cinquantaine d'années.

Une rencontre c'est quelque chose de décisif, une porte, une fracture, un instant qui marque le temps et crée un avant et un après.

Eric-Emmanuel Schmitt.

C'était une belle journée pour s'absenter du bureau. Une magnifique journée d'automne. Un ciel sans nuage, et une chaleur suffisante pour ne pas geler sur place.

D'après mes informations, le centre forestier était situé sur le col menant à la forêt de Ballyknockan. Je ne m'étais jamais rendue à cet endroit.

Je ralentis pour me repérer sur la carte. Il fallait emprunter la route 6 menant à Cottonwood, puis, rouler pendant dix bonnes minutes avant de prendre le fameux col conduisant au bureau des forêts.

Le chemin, complètement défoncé m'obligea à ralentir. Au bout de deux cents mètres environ, il devint carrément chaotique. Par la force des choses je dus réduire encore un peu ma vitesse. Même ballottée, je devais reconnaître que la promenade était très agréable. L'altitude m'offrait une vue aérienne à couper le souffle. Ce paysage accidenté et montagneux était éblouissant.

Je côtoyais ce Jasper que j'aimais tant, le sauvage et solitaire. J'avais du mal à me figurer que dans ce pays fantastique pouvait se cacher un ou des animaux malveillants capables de nous faire subir, à nous autres humains, les pires atrocités.

C'était une réalité difficile mais, une réalité que je devais accepter. Ces forêts magnifiques renfermaient quelque chose de diabolique. La nature avait pris le dessus. Au milieu de cette immensité, l'Homme avait été réduit à l'état du presque néant. Un presque rien fragile à la merci de l'animal.

Alors que mes fesses n'en pouvaient plus de subir les assauts des bosses et des creux de la piste en terre me conduisant au milieu de nulle part, j'aperçus un grand chalet en bois.

Quelques gros 4 x 4 et pick-up étaient stationnés un peu partout aux alentours. Ne voulant pas gêner les gardes forestiers dans leur activité, je remarquai un renforcement à une cinquantaine de mètres du centre et m'y garai.

J'ouvris la portière, et sans y prêter attention, mes deux pieds se retrouvèrent embourbés dans la terre argileuse.

Je laissai échapper un juron, puis un second en apercevant l'ourlet de mon jean complètement souillé mais dans le but de rester digne, je me mis à marcher, l'air de rien, sur le sol détrempé.

À chaque enjambée, je m'enfonçai de plus belle dans des sables mouvants. Je finis par remonter le bas de mon pantalon à mi mollet, histoire de sauver ce qu'il restait à sauver et sur la pointe de pieds, avec la plus grande précaution, me fixai comme but d'arriver au chalet sans avoir été complètement engloutie par la boue.

Au loin, deux hommes sortirent de la baraque en bois et se postèrent face à moi pour me regarder faire. Je leur jetai un regard circonspect et compris qu'aucun ne viendrait à mon secours. De toute façon, que pouvaient-ils bien faire pour moi hormis me porter sur leur dos ? J'étais déjà en train de me ridiculiser, il était inutile d'en rajouter.

Je luttai pour détacher chacun de mes pas de cette gadoue qui m'emprisonnait et faillis même m'étaler la tête la première quand ma botte resta collée au sol alors que je m'apprêtais déjà à avancer. Chacun de mes mouvements était calculé et me demandait un effort particulier pour ne pas tomber.

Je remarquai que l'un des deux hommes, tout en continuant d'assister au spectacle, avait croisé les bras sur sa poitrine qui se soulevait et s'abaissait dans une cadence régulière et rapide. À n'en pas douter, il s'amusait bien de me voir en pareille difficulté.

Ce fut très vite vérifiable, il explosa aussitôt pour partir dans un fou rire retentissant. La situation me privait de tout humour.

Les deux pieds scellés dans la glaise, salie jusqu'aux genoux, je lui jetai alors un regard assassin, tirant par-là même un trait sur les questions que je comptais leur poser et auxquelles à présent, ils ne répondraient certainement pas.

Je regardai s'envoler ma chance sans chercher à dissimuler mon humeur et m'approchai encore un peu, difficilement certes, mais la distance me séparant d'eux se fit de moins en moins importante. Ainsi, il dut capter quel était mon état d'esprit et ce que signifiait le regard que je venais de lui lancer car son fou rire se calma aussi sec.

Mais il souriait.

Et son sourire, je le reconnus.

Je me demandai comment j'avais pu ne pas le reconnaître plus vite.

Il souriait comme il souriait toujours. Comme il me souriait à chaque fois.

Sa bouche me souriait, ses yeux aussi. Son visage tout entier.

Il semblait me dire : « Bravo, tu as encore fait très fort et bienvenue ».

Il n'était pas mauvais ce sourire-là. Ni moqueur. Quoique peut-être il le fût tout de même un peu.

Embarrassée et totalement recouverte d'argile, il ne restait plus rien de ma dignité quand je parvins tant bien que mal à accéder au terre-plein se trouvant devant le chalet. Là où il m'attendait.

Je marchai lentement, handicapée par les deux blocs de terre détrempeée qui me servaient de chaussures. J'avançai doucement parce qu'il était face à moi et que chaque fois que je me tenais face à lui, je ne savais jamais comment agir.

Je me remémorai soudain ma posture la première fois que je l'avais vu. J'étais terrorisée, affalée par terre et les cheveux en broussaille. C'était la première vision qu'il avait eue de moi.

Puis il y avait eu cette dernière fois, ce fiasco où je lui avais dévoilé ce qu'il y avait de pire en moi. Mon impulsivité, mon arrogance et ma froideur.

Et là, je me tenais à dix mètres de lui, cinq kilos de boue accrochés à mes bottes, le pantalon maculé, retroussé quasiment jusqu'aux genoux et sale.

Là, plus que jamais, je compris avec une douloureuse acuité quel piètre spectacle je devais offrir.

Pourtant, je ne pouvais pas faire demi-tour.

Virant au rouge pivoine, me sentant tache dans le décor et le regard fuyant, je traînai mes deux boulets aux pieds jusqu'à lui.